

Comment le laurier est redevenu Daphné, ou la place du sensible dans la vulgarisation sur le vivant

par Jacques Tassin

Chercheur au CIRAD, UPR Forêts et Sociétés

Mots-clés : Arbres, botanique, vulgarisation, grand public, relations homme-nature, reconnexion

Les succès inédits du livre *La Vie secrète des plantes* (Wohlleben, 2017) et du film *L'Intelligence des arbres* (Dordel & Tölke, 2017) ont surpris la communauté scientifique. La communication auprès du grand public restait, jusqu'à il y a peu, l'affaire d'éminences reconnues, passées sous les fourches caudines de l'exigence scientifique, et produisant conséquemment un discours résolument scientifique. Le temple de la botanique reconnaissait encore ses propres gardiens. Certes, les murs s'étaient ébranlés avec l'émergence d'une obscure Société de neurobiologie végétale, poussée par quelques universitaires florentins, mais l'édifice tenait.

Aujourd'hui, le grand public ne veut plus croire ce que les forestiers et les botanistes leur disent sur les plantes, et tout particulièrement sur les arbres. Ou pour le dire autrement, il ne s'y intéresse plus. Appliqué, patient, soucieux d'apprendre, longtemps respectueux à l'égard de ceux qui « savent », il s'est révélé déçu, frustré, et s'est reconnu comme tel. Bien davantage que d'apprendre à nommer des espèces ligneuses, d'en comprendre les mécanismes biologiques, de disposer de données chiffrées sur la déforestation ou l'extinction des espèces, il aspirait et aspire encore, du plus profond de lui-même, à renouer un lien sensible avec le vivant. Il attend des biologistes et des écologues qu'ils acceptent de descendre dans l'arène, qu'ils lui parlent de la *vie sensible*, de cette merveilleuse aptitude du vivant à être présent à lui-même et à son milieu, voire à se sentir senti et sentant, et à se placer dans une continuité éprouvée avec le monde. Une aptitude qu'il est vrai, dans le sillage d'un conformisme cartésien, la science veut encore parfois considérer comme un obstacle à l'éclatement des vérités (Henry, 1987).



© A. Teyssèdre

Une erreur de diagnostic

Ce public s'est donc naturellement tourné vers d'autres intervenants, hélas parfois moins passeurs que faiseurs et davantage doués pour les tours de passe-passe, où se côtoient des personnalités originales et des chercheurs confirmés sur-interprétant des connaissances avérées pour valider leurs propres croyances. D'aucuns, au sein de la communauté scientifique, s'en sont légitimement heurtés, multipliant les formes de protestation, sous forme de notifications collectives ou d'articles d'opinion publiés dans des revues ou des blogs (Académie d'Agriculture de France, 2017). En se trompant de diagnostic, en se focalisant sur le caractère trompeur du message délivré plutôt que sur les conditions extraordinairement favorables de sa réceptivité, ils ont cependant eu pour effet d'accroître plus encore la défiance du grand public face à une élite du savoir qui, une nouvelle fois, montre qu'elle ne sait pas reconnaître ses attentes. Car les succès ci-dessus évoqués doivent certainement moins au talent de vulgarisateurs formidablement enclins à l'anthropomorphisme qu'à une attente insatisfaite du public.

Comment, en effet, en est-on arrivé là ? Comment des discours résolument anthropomorphiques ont-ils pu être aussi bien accueillis du grand public, mais aussi des médias qui ont prêté leur porte-voix à un Peter Wohlleben, garde forestier plus conteur que vulgarisateur, accueilli à bras ouverts sur les plateaux de télévision et les studios radiophoniques sans même lui opposer de contradicteur ? Comment les arbres se sont-ils aujourd'hui transformés en êtres humains vivant dans le meilleur des mondes, prenant désormais grand soin de leurs congénères, voire de leurs « bébés » ? Comment, en d'autres termes, le laurier a-t-il pu redevenir Daphné, se jetant dans les bras d'Apollon ?



Platane habillé (Gissey sur Ouche, Côte d'Or), © A. Teyssèdre

Dans notre monde désenchanté, désincarné, exigeant, le public réclame du sensible. Il observe, atterré, la litanie des chiffres qui témoignent de la mise à mal du vivant, avec lequel il souhaite retrouver prise, sans trop savoir comment. Alors, quand on lui dit que les arbres s'aiment, il est porté à y croire.

Ayant animé plusieurs fois un débat à la suite de la projection de *L'Intelligence des arbres*, et ayant régulièrement donné des conférences grand public sur les arbres, j'ai observé des auditeurs souvent perdus, terriblement méfiants à l'égard des scientifiques, mais ouvrant grand les yeux quand je leur parlais de la dimension sensible du vivant. Il m'était alors plutôt aisé, en pointant les confusions et amalgames entretenus entre, d'une part, le sensible dans le vivant, et d'autre part, le monde des émotions, des sentiments, voire de la sensiblerie et des émois, de leur montrer que l'attribution de ces derniers aux arbres tient en réalité de l'usurpation et, de surcroît, ne correspond pas même à leurs attentes.

Une crise de la sensibilité

Du formidable accueil que le grand public a réservé à *La Vie secrète des plantes* et à *L'Intelligence des arbres*, il me semble que nous pourrions tirer au moins trois enseignements. Ceux-ci me paraissent s'ajuster à la sagacité du constat de la philosophe Estelle Zhong (2015), selon laquelle la crise écologique actuelle recouvre aussi « une crise de la sensibilité ».

Tout d'abord, ces succès signent en creux la difficulté paradoxale de la communauté des biologistes et des écologues à parler aujourd'hui du vivant en tant que tel. La biologie et l'écologie sont des sciences 'dures' qui, d'elles-mêmes, se sont plus encore endurcies. Le quantitatif ayant pris le pas sur le qualitatif, elles ont

rejoint les sciences du chiffre. Le sensible a laissé place à une rhétorique du trésor, où il est tant question de *richesse*, fût-elle spécifique, d'objets *précieux*, fussent-ils des systèmes écologiques menacés et, désormais, de services écosystémiques parfois transcrits en *valeur monétaire*.

La nature est sortie du sensible par le canal de la biodiversité, et s'en est distanciée par celui des services écosystémiques. L'aphorisme de Merleau-Ponty (1964) n'en revêt aujourd'hui que davantage d'acuité : « la science manipule les choses ; elle renonce à les habiter. » Le grand public ne veut plus écouter, parmi les voix des scientifiques, que celles qu'ils sentent habitées non seulement par une passion, mais aussi par l'objet de leur étude. Il n'est guère étonnant qu'une personnalité – ou, pour mieux dire, une sensibilité – comme Francis Hallé remplisse les salles où il est convié à parler des thèmes des arbres, d'une manière chaleureuse et respectueuse qui lui est propre.

En second lieu, même si nous sommes tenus de dénoncer les manipulations exercées par des êtres peu scrupuleux au titre des para-sciences, nous devons tout autant respecter les croyances du public. Nous avons aussi à apprendre de ces croyances, qui sont sincères, et qui nous permettent de mieux communiquer, non pas en surfant sur elles, voire en les utilisant à notre fin, mais en nous efforçant d'analyser ce qu'elles expriment. J'ai par exemple beaucoup appris d'échanges avec le grand public lors des débats que j'ai eu l'occasion d'animer à la suite de conférences sur les espèces invasives (Tassin, 2018). Non pas sur la biologie ou l'écologie de ces espèces, bien entendu, mais sur leur dimension sociétale déterminante. Notre ressort est de produire de la connaissance. Il n'est pas, du moins directement, de combattre des croyances.

Enfin, je demeure frappé par l'étonnement du public lorsque je lui dis que, de mon point de vue, la science et la poésie, le tangible et le sensible, ne s'excluent pas l'un l'autre. La poésie n'est pas l'art de faire des vers mais celui de voir le monde au plus près. Si l'on se réfère à son étymologie, *poiesis* signifiant *création* en Grec, elle est aussi l'art de forger non seulement notre langage, mais aussi notre regard. Si le grand public a réservé un accueil aussi triomphal aux thèses sur-interprétratrices de Peter Wohlleben, et si Daphné est ainsi désormais sortie de son arbre pour rejoindre Apollon, peut-être est-ce précisément parce que celui-ci est le dieu de la poésie.



Forêt bourguignonne © A. Teyssède

Le sensible n'est pas la sensiblerie. Il est cette forme selon laquelle, pour reprendre les mots de David Abram (1997), nous redevenons nous-mêmes, en *convivialité* avec le vivant non-humain. Le jargon dont nous peinons tant à nous défaire quand nous nous adressons au grand public ne peut jouer que contre nous, tant il revêt des apparences anguleuses et obscures, et surtout, tant il s'éloigne du sensible. Pour autant, nous aurions tort, au sein de la communauté scientifique, de penser que ce public nous juge ou nous déconsidère. Ce qu'il réclame de nous, c'est que notre discours ne soit plus en surplomb des choses que nous lui évoquons, mais en inhérence avec elles. C'est précisément cette forme de discours, hélas démesurément exagérée, que Peter Wohlleben déroule avec autant de talent. Et c'est d'abord cela, quel qu'en soit le contenu, que le public veut entendre.

Bibliographie

Abram D., 1997. *The spell of the sensuous: perception and language in a more-than-human world*. New York, Vintage Books Edition.

Académie de l'Agriculture de France, 2017. Note de lecture de l'Académie d'agriculture de France sur le livre « La vie secrète des arbres » de Peter Wohlleben. Paris, 11 septembre 2017.

Dordel J. & G. Tölke, 2017. *L'intelligence des arbres*. Paris, Jupiter Films.

Henry M., 1987. *La barbarie*. Paris, Grasset.

Merleau-Ponty M., 1964. *L'œil et l'esprit*. Paris, Gallimard.

Tassin J., 2018. Public reactions to conferences on invasive species are always illuminating. Blog *Death of a Million Trees*, 1er mars 2018.

Wohlleben P., 2017. *La vie secrète des arbres*. Paris, Les Arènes.

Zhong E., 2015. Enrichir notre sensibilité au vivant par l'art : la crise écologique comme crise de la sensibilité. Séminaire de la Fondation Hartung Bergman.